

Laval théologique et philosophique



René COSTE, *Une morale pour un monde en mutation*. Coll. « Réponses chrétiennes », Gembloux. Éd. Duculot, 1969, (12 x 18 cm), 216 pages

Louis O'Neill

Volume 30, Number 2, 1974

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1020434ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1020434ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Laval théologique et philosophique, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

O'Neill, L. (1974). Review of [René COSTE, *Une morale pour un monde en mutation*. Coll. « Réponses chrétiennes », Gembloux. Éd. Duculot, 1969, (12 x 18 cm), 216 pages]. *Laval théologique et philosophique*, 30(2), 218–219. <https://doi.org/10.7202/1020434ar>

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 1974

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

The logo for Érudit is located in the bottom left corner. It features the word 'Érudit' in a bold, red, sans-serif font.

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

que ; donc après avoir établi non seulement la novicité mais les conditions de culpabilité de l'infidélité ou incroyance sous ses différentes formes, saint Thomas peut se demander quel comportement doit avoir la société chrétienne vis-à-vis des infidèles (p. 199). Un des aspects de la crise religieuse, aux débuts de la Réforme, à Pamiers, est raconté par M. Olphe-Galliard sous le titre de *Robert de Pellevé et la crise religieuse du XVI^e siècle*. Pamiers, vers 1560, devait servir de point chaud aux luttes qui opposaient les huguenots et les catholiques ; la ville était devenue le « centre où tous les séditieux se réunissent, trouvant plus de force en leur réunion ». C'est ainsi qu'on résume la situation de la ville où les Jésuites, appelés par Robert de Pellevé, avaient essayé en vain d'établir leur second Collège en France (p. 214). Dans l'avant-dernier article, *L'ordre du discours et l'ordre de l'Église* — Hypothèse sur les structures profondes d'un texte des « Controverses » de Bal-larmin, P. Eyt analyse un texte particulièrement intéressant du grand controversiste jésuite : *Quarta controversia generalis de conciliis*, lib. III, cap. II. Le passage est intéressant à cause de son objet même : la définition de l'Église y est explicitement établie (p. 229). Le dernier article *Une « Charité » dans le diocèse d'Alet aux XVII^e et XVIII^e siècles*, contient un document jusque-là inédit qui a pour titre le *Règlement de la confrérie des dames de la charité*. Après avoir édité ce texte, M. Bories en fait l'historique. Effectuant un travail de recherche d'archives dans les « Annales paroissiales » de Belcaire, dans le Pays de Sault, c'est par hasard que M. B. découvrit le règlement de l'ancienne confrérie des Dames de Charité de Belcaire qui aurait existé de 1627 à 1790.

Les *Mélanges* constituent un livre intéressant pour les chercheurs en histoire religieuse. Plusieurs articles font le point sur l'état de la recherche dans les domaines inventoriés. Le livre est précieux aussi pour le complément bibliographique qu'il apporte. On peut regretter qu'il ne contienne pas une table analytique des matières ; on verrait mieux la richesse de son contenu et la consultation en serait plus facile.

Hervé GAGNÉ

René COSTE, *Une morale pour un monde en mutation*. Coll. « Réponses chrétiennes », Gembloux, Éd. Duculot, 1969, (12 x 18 cm), 216 pages.

L'auteur propose une vision panoramique des principaux problèmes moraux soulevés par les

nombreux changements qui affectent la société moderne. Son projet : suggérer des pistes de recherche. « Nous ne construirons pas nous-même, dit-il. Nous appellerons seulement quelques matériaux et quelques indications pour la construction » (p. 21). Dans la deuxième partie de l'ouvrage (p. 113 ssq), il réitère son intention : « Nous le rappelons : notre but n'est pas tant de résoudre des problèmes que de poser des questions. Et il est possible d'établir des points de repère sans construire soi-même la route » (p. 114). À partir de quoi il aborde diverses questions de brûlante actualité : le destin de l'homme, la sexualité, la politique, l'économie, la culture, la révolution.

Au premier regard, ce livre attire la curiosité. Un théologien catholique qui aborde carrément diverses questions risquées, ce n'est pas un fait si fréquent. Mais la curiosité laisse tôt la place à la déception. Si on comprend l'auteur d'avoir voulu s'en tenir à une description brève des problèmes, on comprend moins qu'il soit demeuré autant en surface. Car à force de ne pas dépasser les généralités, on provoque une objection : mais pourquoi donc écrire des choses aussi universelles, aussi peu concluantes ?

Au fait, on peut se demander si l'auteur n'a pas utilisé ce procédé pour une autre raison : protéger ses arrières. Quand on veut arborer l'*imprimatur*, il faut le mériter. Alors on combine des interrogations audacieuses et des réponses vagues (elles-mêmes très souvent formulées sous forme interrogative), et le tour est joué. En fait, le monde en mutation est l'objet, chez l'auteur, d'une réflexion morale fort traditionnelle, habillée dans un style neuf, mais ni évolutive, ni prospective. Rien qui puisse empêcher de dormir une seule heure quelque chanoine de la Sacrée Congrégation de la Foi. Le ton de l'ouvrage est souvent audacieux : le contenu est de tout repos.

L'auteur dit qu'il faut repenser la morale sexuelle mais aide peu son lecteur dans cette voie. Il nous entretient de la responsabilité médicale pour clore sur cet énoncé solennel : « La formation déontologique de l'étudiant en médecine sera donc essentiellement la formation du sens profond de la responsabilité personnelle du médecin » (p. 131). De la démocratie, il nous dit qu'elle est malade ; mais en diagnostiquant qu'assez souvent elle manque d'autorité, il escamote un phénomène de plus en plus fréquent : le durcissement des régimes dits démocratiques et l'hypertrophie du pouvoir. Les remarques sur la non-violence ne sont pas dépourvues d'intérêt ; de même celles sur l'entre-

prise et le syndicalisme. Celles qui portent sur la non-violence révolutionnaire trahissent une certaine dose de candeur. Signalons une des conclusions, quelque peu étonnante: «Ce n'est pas l'Évangile qui peut justifier une révolution. Il se situe à un tout autre plan. C'est à nous — hommes et chrétiens — de prendre lucidement et courageusement nos propres responsabilités» (p. 197). Voilà qui pour le moins n'est pas très clair. Mais une fois de plus l'auteur aura réussi à parler de choses délicates, risquées, sans se compromettre aucunement.

Je ne mets point en doute que M. Coste ne soit un penseur profond. Il a sans doute des choses importantes à dire, des orientations valables à proposer en vue d'une *praxis* morale nouvelle. Mais il ne le fait pas. Quelque chose le retient. D'où la déception qui remplace la curiosité première.

Louis O'NEILL

Enrico CASTELLI, **La critique de la démythisation, Ambiguïté et foi.** Traduit de l'italien par Enrichetta Valenziani. Paris, Aubier, 1973, (18 x 25 cm), 284 pages.

Castelli nous présente ici le recueil de ses communications aux colloques annuels organisés par l'Institut d'Études philosophiques de Rome et par le Centre international d'Études humanistes, dont il fut lui-même jusqu'à date le principal promoteur. Rappelons les thèmes de ces différents colloques, qui donnent déjà une bonne idée du contenu du volume, du sujet et de la suite des chapitres: Le problème de la démythisation (1961); Démythisation et Image (1962); Herméneutique et Tradition (1963); Technique et Casuistique (1964); Démythisation et Morale (1965); Mythe et Foi (1966); Le Mythe de la Peine (1967); L'Herméneutique de la liberté religieuse (1968); L'analyse du langage théologique: le nom de Dieu (1969); L'Infaillibilité (1970); La Théologie de l'Histoire (1971); Le Témoignage (1972).

Dans la plupart de ces colloques, l'apport de Castelli consiste en une conférence d'ouverture, qui veut introduire et lancer le débat. On devine dès lors le caractère de l'ouvrage. De l'aveu même de l'auteur, «les chapitres qui le composent sont en partie les points évocateurs et incitateurs des thèmes qui ont fourni matière aux débats des entretiens romains» (p. 15). Cela présente sans

doute l'inconvénient d'exposés très peu systématiques. D'autant plus que l'auteur profite à plein de la liberté d'un tel genre littéraire, de sorte que le titre des chapitres n'indique que très partiellement leur contenu réel, tellement les digressions abondent.

Il ne faudra donc pas chercher, sur aucun de ces sujets, une thèse ou des conclusions bien définies, appuyées sur une enquête systématique. Par contre, et c'est là l'intérêt de l'ouvrage, on trouvera sur chaque point une problématique originale, des distinctions qui stimulent la pensée, qui suggèrent de nouveaux sentiers pour la recherche. À propos de la technique, par exemple, Castelli distingue la technique comme anti-mythe, la technique comme mythe et la technique du mythe (pp. 102-103). Comme *anti-mythe*, car la technique constitue l'ultime aboutissement du processus de démythisation. Parce qu'elle plonge l'homme dans un monde où l'expérience religieuse devient impossible? Ou parce que l'expérience religieuse se trouve elle-même réduite, expliquée naturellement, par une analyse technique particulière (comme la *Tiefenpsychologie*)? Parler du *mythe de la technique* suppose par ailleurs un point de vue extérieur au monde de la technique: «il n'y a de mythe de la technique qu'en dehors de la technique». C'est là, je présume, le point de vue de l'analyse philosophique et théologique de la technique, car «l'analyse phénoménologique de la technique est à son tour une technique, et sous cet aspect elle ne pose pas d'interrogation» (p. 107). Quant à la *technique du mythe*, Castelli la reconnaît surtout dans la technique du langage, avec ses différentes composantes que sont l'analyse grammaticale, logique, sémantique, etc.

«Le titre: *La critique de la démythisation*, est ambigu. Intentionnellement ambigu, car il pourrait être compris comme une critique faite à la démythisation, ou bien comme la critique en tant que but de la démythisation. Intentionnellement ambigu, parce qu'il est, dans un sens, la critique que la démythisation poursuit, dans un autre, la démythisation de la démythisation» (p. 15). Le titre annonce en tout cas la place centrale que tiendra dans l'ouvrage le problème de la démythisation. Il serait plus juste de dire cependant que ce problème est au point de départ de toutes les études rassemblées ici, comme il fut au point de départ des colloques romains. C'était là précisément le thème du premier colloque de 1961. Et c'est cette première rencontre qui a donné l'impulsion et l'orientation des autres qui ont suivi: «car l'inépuisabilité des thématiques de la démythisa-